

Une Histoire de Brigand.

Le drame de l'avenue Henri-Martin, à Paris, où l'on incline vers l'hypothèse d'un assassin caché depuis plusieurs heures sans doute dans l'appartement de la victime, remet en mémoire cette très authentique histoire de brigand qui remonte à un peu plus d'un demi-siècle :

Au nord de la France, dans un beau château moyen âge, un peu perdu parmi les bois, et relié au village par une longue avenue, vivait une jeune femme charmante, la vicomtesse de X. Son mari était absent pour vingt-quatre heures. Elle avait veillé ce soir là assez tard, tous les domestiques étaient couchés, et sa femme de chambre congédiée, continuait un ouvrage de broderie, près du berceau de l'enfant de la vicomtesse une petite fille de trois ans.

Minuit ayant sonné, la mère songea à se coucher à son tour. Elle passa dans son cabinet de toilette, séparé de la chambre par une portière et revint bientôt vêtue d'un simple peignoir de mousseline blanche. Après s'être assurée que l'enfant reposait paisiblement, elle s'agenouilla sur un prie Dieu voisin d'une fenêtre. Mais à peine eut elle ployé les genoux que, sous le lourd rideau de soie, tiré devant cette fenêtre, elle aperçut soudain un pied d'homme, dont le soulier ferré de gros clous dépassait un peu entre les plis de la frange.

Dans son épouvanté, c'est à l'enfant qu'elle pensa tout d'abord. Elle hésita une minute et feignit de continuer sa prière.

Appeler, sonner était impossible; enlever l'enfant, s'enfuir avec elle, très difficile. Elle se releva, se dirigea le plus naturellement du monde vers le cordon de la sonnette, et quand elle l'eut dans la main elle dit à demi-voix :

— Je vous vois, sortez de votre cachette. Ne parlez pas ou vous êtes perdu. Je vous donnerai ce que vous voudrez.

Un homme alors sortit d'entre les rideaux où il s'était blottie, il était tout vêtu de noir et son visage était masqué d'une sorte de voile de orépe qui le rendait absolument méconnaissable.

Elle dit encore :

Par pitié, ne réveillez pas cette enfant qui mourrait de frayeur en vous voyant.

D'un geste l'homme désigna le secrétaire :

— Donnez-moi tout ce qu'il y a là.

— Je vous donnerai tout, mais ne faites pas de bruit, dans votre intérêt. Si je sonne, si je crie, vous nous tuerez peut-être, mais vous n'aurez rien, car avant que vous puissiez forcer ce meuble, mes domestiques seront ici et vous serez perdu. De mon côté, je vous promets que je ne vous ferai pas rechercher. Quand vous aurez pris tout ce que vous voudrez dans le secrétaire je vous reconduirai jusqu'à la porte du château et vous serez libre. Mais au nom de Dieu, ne réveillez pas l'enfant.

Il acquiesça d'un mouvement de la tête sans une parole.

Elle ouvrit le meuble et, dans le meuble un tiroir :

— C'est ici que mon mari met tout son argent. Il n'y a rien ailleurs.

L'homme avança la main et prit un portefeuille, puis, toujours sans un mot, il désigna, d'un geste, les autres tiroirs. Elle reprit :

— Il n'y a rien, vous dis je, en dehors de ce portefeuille, que des lettres, des papiers pour

vous sans importance. Si je vous mens, vous pouvez me tuer. Allez sortez le premier: je vous éclairerai...

Par le grand escalier de pierre, tous deux, silencieux descendirent. L'homme devant elle, le suivant de marche en marche, l'éclairant avec une bougie...

Le pas du voleur s'étouffait sur l'épais tapis. Blanche comme une morte, elle le suivait, l'âme ailleurs restée là haut près du berceau. Et c'eût été vraiment poar qui eût pu le voir le tableau le plus fantastique qui se puisse rêver: l'homme vêtu de noir, masqué de crêpe, serrant le portefeuille qu'il était venu chercher et obéissant strictement à cette faible jeune femme, tout de blanc vêtue, telle un spectre.

Ils arrivèrent en bas, dans l'ancienne salle d'armes servant de vestibule.

Devant la lourde porte elle s'arrêta. Elle même souleva sans trembler la grosse barre qui la fermait, douée pour une minute de la force d'un homme.

La porte s'ouvrit. Il partit.

Elle referma la porte, éteinte, brisée d'émotion et de fatigue, enfin chancelant, elle s'appuya contre la barre de fer qu'elle venait de fixer de nouveau, écoutant le pas lourd qui s'éloignait sur le gravier de l'avenue, son cœur s'arrêtant de battre quelques secondes et le sang lui cinglant aux tempes à coups de foaet.

Puis l'idée de l'enfant lui revint, impérieuse, unique. Dans sa hâte à remonter, la bougie s'éteignit. Elle n'avait rien pour la rallumer: à tâtons, elle continua sa course.

Arrivée dans sa chambre, où, à travers la soie des rideaux, filtrait la pâleur d'un rayon de lune, plus morte que vive, elle sonna de toutes ses forces et se précipita vers le berceau.....

Quand les domestiques arrivèrent ils ne comprirent rien, tout d'abord au drame muet qui venait de s'accomplir. Dans la chambre, point de lumière. L'enfant réveillée criait éperdue: ils trouvèrent la mère évanouie, étendue raide comme une morte, les deux mains crispées aux bords du petit lit.

L'homme ne fut jamais recherché et resta toujours mystérieux.

Deux choses seulement attestèrent que la vicomtesse n'avait point été le jouet d'une hallucination: au flambeau de Saxe qui avait été accroché en passant par le malfaiteur, et qui gisait en miettes, les petites fleurs éparpillées, et, sur l'allée, la marque de deux grosses bottes ferrées dont les traces se perdaient sur la pelouse voisine des bois.

Je n'ai point connu l'héroïne de cette histoire, mais j'ai connu sa fille, l'enfant qui dormait dans le berceau. Aujourd'hui elle est morte aussi, mais, quand elle me conta ce récit, que je ne fais que transcrire fidèlement, elle m'affirma que quelque ridicule que ce pût paraître, elle ne se couchait ja mais sans regarder derrière les rideaux.

Z.

UN TRAIN ARRETE PAR LES LEZARDS

New-York, 27.—Des lézards, des gris et des noirs, tombés par boisseaux pendant l'une des averses torrentielles de ces jours-ci ont obstrué la voie ferrée et ont arrêté un train de marchandises se rendait de Bolton à Boston. Avant d'arriver à Bolton, dans le nord du Con-

necticut, les trains ont une pente assez raide à gravir. Or, le train en question, comprenant une longue file de wagons, gravissait lentement la pente. Tout à coup les roues des wagons tournent sur elle-mêmes et le train s'arrête. Le mécanicien, pour ne pas redescendre la pente, fait appliquer les freins. Il croit que la pluie a rendu les rails trop glissants et il fait verser du sable, mais ce fut inutile. Il était alors plus de minuit; le mécanicien, le chauffeur et les serrés-freins descendent sur la voie avec des lanternes et examinent les roues des wagons ils constatent, alors que les rails sont couverts d'une matière glissante; ils avancent et découvrent que, sur une distance de plusieurs centaines de mètres, des milliers de lézards fourmillent sur la voie. Les rails en étaient couverts et à mesure que le train avançait les rous les éraisaient en masse et en faisaient une bouillie qui rendait les rails glissants. Les employés ont passé plus d'une demi-heure à enlever les lézards avec des pelles avant que le train pût reprendre sa marche.

POURQUOI LE CULTIVATEUR DOIT-IL S'INSTRUIRE.

Pourquoi le cultivateur doit-il apprendre, s'instruire? Parce que dit un agronome distingué, nous sommes dans une ère de progrès ou tout marche à la vapeur et à l'électricité. Les communications entre les diverses nations, entre les points les plus éloignés du globe, sont si faciles que les produits agricoles peuvent se transporter en peu de temps d'un point à un autre; il n'y a plus de distance. Parce que l'industrie a créé tant de moyens, tant d'instruments agricoles, que l'on peut aujourd'hui cultiver dix fois plus grand et mieux qu'il y a vingt à trente années. Tout cela a causé une concurrence à on tranche entre les cultivateurs des divers pays du monde et a fait naturellement baisser les prix des produits agricoles. C'est pourquoi le cultivateur qui ne lit pas, qui s'obstine à ne pas cultiver d'après les nouvelles méthodes, qui n'améliore pas la race de ses animaux domestiques, qui ne peut tirer profit des importantes découvertes qu'a faites la science en agriculture, est incapable de lutter avantageusement avec un autre qui se tient au courant des affaires.

La terre est comme une immense table chargée de mets de toutes sortes. Les premiers qui sont invités à prendre part au festin sont les cultivateurs instruits, de progrès; les ignorants, les routiniers, arrivent les derniers et naturellement font maigre chair.

FACE TO FACE WITH FACTS.

A LAME, A WEAK, AN ACHING BACK INDICATES KIDNEY TROUBLES

WHICH DOAN'S KIDNEY PILLS ABSOLUTELY CURE.

TESTIMONY—

PILOT MOUND, Man., Oct. 4th, 1900. Doan Kidney Pill Co., Toronto.

Dear Sirs,—I suffered for some time from kidney troubles. My back was so bad that I stooped over or straighten up after stooping caused terrible pain. I had to get up several times during the night to urinate. My urine was highly colored, contained a thick sediment, and caused a burning sensation. I tried numerous remedies, but none did me any good until I got Doan's Pills. I took four boxes, the pain in my back has entirely disappeared, my urine is as clear as water, does not burn, is without sediment, and I can recommend Doan's Pills to all sufferers.

THOMAS FLUNKETT.

REASONS

Why we can sell Goods CHEAPER THAN OTHERS

Because we buy from two of the largest stores in the Maritime Provinces.

Because we buy for cash only.

Because we have such a large and varied trade we can take advantage of many large lots of goods which are thrown on the market for cash and at prices often far below their real value, smaller stores cannot touch these.

Because our expenses are very low in comparison with the size of our business.

Because when buying large quantities we buy direct from the mills, and save the middlemen's profit.

Because everybody knows he who buys most, sells most and does both cheapest.

Twenty Thousand Dollars worth of ready-to wear

CLOTHING

FOR MEN AND BOYS

Has come to our store this spring. Twenty thousand more went to Sydney, that's the reason we can sell you

BOYS' GOOD SUITS, 75C. BOYS' ALL WOOL SUITS, 1.35 UP TO \$7.

MEN'S TROUSERS, 75C. MEN'S ALL WOOL TROUSERS, 1. UP TO 5.

Our Clothing is all made well, stitched well and will wear well. We can fit anyone, be he short, long, slight, stout or medium. From the cheapest to the best our Clothing is made to fit. Try it.

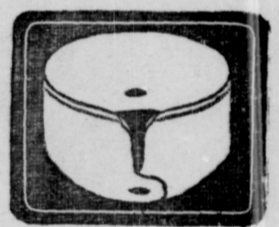
PROWSE BROS.

The Wonderful Cheap Men.

Charlottetown.



CHEMISES COLLETS



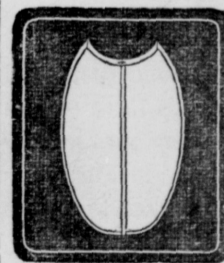
POIGNETS, CRAVATES

Le plus Beau Drap



Habits confectionnés suivant les dernières Modes.

LE TOUT A BAS PRIX.



Venez me voir. C. M. B. A. Block



Fidèle J. Bernard, Tignish,

Railway dining Rooms

(Near Railway Station)

Water Street, Summerside, P. E. Island

MEALS OR LUNCH on arrival of all trains.

OYSTERS served any way desired at short notice.

ALL KINDS TEMPERATE DRINKS, CIGARS AND TOBACCO.

G. P. GRADY, Proprietor.